

## Généreux au-delà de l'éloge

Jean-Luc Nancy

Numéro 9, printemps 2006

À la mémoire de Jacques Derrida

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/624ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nancy, J.-L. (2006). Généreux au-delà de l'éloge. *Contre-jour*, (9), 65–68.

# Généreux au-delà de l'éloge

---

Jean-Luc Nancy

1) Déjà vient le temps — Derrida oblige — d'aller au-delà de l'éloge. De l'éloge ou de la bénédiction, puisque c'est en grec ou en latin (grâce à quelques accidents linguistiques) la même pensée : celle de prononcer le bien, le mérite, la qualité insigne qu'il faut reconnaître à quelqu'un. L'éloge est l'exécution d'une dette, la restitution d'un dû : nous lui avons dû, nous lui devons à jamais d'avoir été et d'être éternellement (hors du temps) ce qu'il est : le penseur, l'ami, l'hôte, le veilleur, le passeur, le parleur, l'écrivain, le vivant, le présent.

En lui restituant ainsi tout ce qui lui revient, tout ce qui, sorti de lui, émané de sa puissance, doit en toute justice lui être reconnu dans la gratitude après nous avoir traversés, irrigués, suscités ou inquiétés, voire socratiquement irrités, nous lui rendons grâce : nous lui retournons sa grâce, en tous les sens de ce mot. Mais ainsi nous venons à sentir ce qui manque à l'éloge et qui ne peut que lui manquer : c'est de desserrer cette économie de restitution et pour finir de réappropriation (te rendant grâce je te réapproprie ton bien en même temps que je me l'approprie en faisant bien ton éloge). Nous comprenons qu'il nous faut aller au-delà, et nous le comprenons encore à cause de lui.

C'est encore à lui que nous devons rapporter cette nécessité — pressante ! — d'aller au-delà de la restitution. Mais c'est alors comme un dernier retour ou comme un dernier renvoi, qui cette fois le traverse en

même temps qu'il lui revient, une grâce rendue mais à jamais impossible à *lui* rendre, à lui, Jacques Derrida.

Car il s'agit de savoir à qui, à quoi revient la restitution de l'éloge. À quel sujet, à quel unique, à quel nom, à quel innommable au-delà du nom. Il l'aurait dit mieux que quiconque et d'ailleurs il l'a dit de beaucoup de manières : la grâce (celle qui est rendue comme celle qui est accordée ou comme celle qui charme) ne vient de ni ne revient à personne.

2) Cette logique régit aussi bien la grâce que le don, le génie, la foi, la pensée, la prière, la générosité. Elle est la logique générale de toutes les formes de l'envoi, de l'adresse ou de la destination auxquelles ne peuvent être assignés ni point d'émission ni point d'arrivée — et qui ne peuvent donc pas *revenir à soi*, ni même revenir en aucune façon.

La *générosité* en donne le meilleur exemple. Ce mot ne cesse pas d'être repris dans les hommages, dans les célébrations et dans les éloges. Que Derrida ait été généreux, prodigue de son temps, de son attention, de sa parole et comme on dit de sa personne, les témoignages s'en accumulent sans cesse — et rien n'est plus juste. Or il se trouve en même temps que lui-même tenait à mettre en garde contre l'usage de ce mot. Je peux d'autant mieux en parler que c'est à moi qu'il adressait cette critique et cette monition : « Donner par *générosité* ou parce que qu'on *peut* donner (ce qu'on a), ce n'est plus donner<sup>1</sup>. » Et il voulait pour finir abandonner ce mot de « *générosité* » puisqu'il désigne le pouvoir propre de prodiguer le bien propre — et donc en dernière instance de réassurer le propriétaire.

Aller au-delà de l'éloge voudra donc dire : dépasser la restitution à Derrida d'une générosité *sienne*. Excéder au contraire cette imputation de qualité propre. Aussi effectivement propre à « Jacques Derrida » qu'elle soit, aussi inexpugnablement singulière qu'elle exige, sans réserves, d'être reconnue — elle ne peut ni ne doit pourtant, en cela même, être « reconnue ». Ou bien, ce qui revient au même, « J.D. » ne doit pas être aussi simplement et uniment reconnu.

Sa générosité n'est pas « son fait » sans que lui-même ne soit d'abord le fait ou l'effet d'une autre générosité en lui, à travers lui, qui le

rend possible : une venue de nulle part et de personne qui l'a choisi, élu, distingué et réservé pour être ce « généreux » dont nous faisons l'éloge.

3) À propos de la mort, qu'il imagine, du « dernier écrivain », Blanchot écrit que ce qui surgit lors de cette mort n'est pas le silence, mais un « murmure incessant », une « parole errante » à laquelle l'écrivain avait donné l'issue d'une voix singulière. La voix de J.D., sa voix généreuse a recueilli un murmure qu'elle a vocalisé, timbré et phrasé. Cette rumeur est celle d'un temps, d'un monde : en elle se trouve la générosité antérieure à tout géniteur et à tout génie, à toute genèse et généalogie, celle du murmure même qui attendait une voix et la rendait possible. « J.D. », c'est la signature d'un temps.

Ce n'est pas la seule, et toujours il y a et il doit y avoir plus d'une voix (c'est encore de lui). Celle de Deleuze, au moins, et celle de Lacan, aussi, forment des vocalisations et prennent des intonations tout autres. Un jour il faudra déchiffrer leur polyphonie, leur contrepoint sans résolution, comme il faut aussi déchiffrer le contrepoint de Heidegger, Wittgenstein et Bataille.

La générosité de Derrida doit donc résolument, inconditionnellement, nous renvoyer en deçà ou au-delà de « lui », car c'est ainsi qu'elle est généreuse et surtout c'est *de cela* qu'elle est généreuse : de plus que d'un identifiable, de plus que d'un appropriable « message derridien ». C'est une propriété commune, non privée, c'est un inconscient ou un surconscient en excès de tout « moi » : c'est le murmure indistinct d'un temps qui rumine sa propre clôture et son ouverture inouïe, c'est le bruissement sourd d'un temps de veille, généreux en attentes comme en tremblements.

« Au-delà de tout éloge » : cette façon de dire se rencontre parfois pour marquer l'impuissance à exprimer le mérite ou l'excellence de celui dont on parle. Mais cette tournure indique bien l'enjeu : aucun éloge ne peut venir se déposer sur un sujet, sur un nom ni sur un visage, sans emporter ce sujet infiniment plus loin qu'en lui-même, dans la gratuité et dans la gracieuseté de sa propre naissance, dans la contingence de sa nécessité.

Cela seul indique la *vérité* de l'éloge et le soustrait aux pièges de sa propre générosité émue, emphatique, solennelle et toujours en danger d'ainsi se contenter de soi. La vérité de la bénédiction est qu'elle dit un bien qui passe infiniment le béni comme le bénisseur.

Mais cette vérité, aujourd'hui, nous la comprenons *grâce* à celui dont nous faisons l'éloge — Derrida oblige.

(Texte paru dans *Lettres françaises*, 30 novembre 2004.)

---

<sup>1</sup> *Le Toucher*, Jean-Luc Nancy, 36. Bien entendu, il faudrait relire et analyser tout un long passage.